

# Cinq ans à cheval

## Le voyage à cheval de Bettina Bonifatti à travers et autour de l'Argentine

*Worldtrailrides.com présente un voyage à cheval méconnu, celui de l'argentine Bettina Bonifatti, auteur, peintre et psychologue. Une expédition équestre de 8000 kilomètres à travers l'Argentine et les pays voisins. À partir de la Terre de Feu, Bettina traverse le Détroit de Magellan, la Cordillère des Andes, passe par le Chili, la route du Désert, Buenos Aires, l'Uruguay, le littoral et le Nord-Est de l'Argentine, le Brésil et le Paraguay...*

*Partie à cheval le 5 mars 1988 de la Terre du Feu, Bettina Bonifatti termine son voyage le 9 septembre 1992 dans la province de Salta – Argentine.*

*Nous publions ici un extrait de son livre Cinq ans à cheval, traduit en français par Jacques Alagasi et publié en Argentine par les Éditions Barco dans la collection Littérature.*

*Toutes les notes de bas de page sont de Jacques Alagasi.*

## Pied à terre, le voyage est fini

---

Quand j'eus tout appris du froid, la chaleur apparût. Quand enfin je pus m'adapter et recommencer mon apprentissage en traversant le désert du *Rio Negro* et *La Pampa*, la province de *Buenos Aires* s'est présentée ; je l'ai traversée en la connaissant d'avance. Ensuite, je me suis glissée le long du littoral impressionnant ; j'en suis tombée amoureuse, et au moment précis où je l'aimais plus que jamais, j'ai dû partir à nouveau. J'étais déjà résignée quand est apparu un dieu qu'on appelle *Cordoba*. J'ai été éblouie par *Santiago del Estero* ; j'ai été brûlée par sa lumière de sel, mais mon parcours s'est terminé dans une jungle : *Tucuman*. J'ai dépassé sa géographie restreinte, et je suis entrée dans *Salta*. Et là, la vie a changé. *L'Uruguay* était semblable à une oasis, un pays qu'il ne faut pas abandonner. Et le Paraguay a été comme un sanglot, où règne la musique d'un temps qui n'admet pas d'explication. Moi je n'ai jamais cru en la validité des déplacements. Toutefois, j'ai voyagé mais comme si en réalité, j'étais restée immobile.

Quand je suis partie, j'ai laissé derrière moi un contexte connu, dans lequel j'avais vécu comme coincée : c'était *Buenos Aires*, un endroit où l'on se sent en sécurité, où les gens se déplacent comme des poissons dans l'eau. La ville possède ses codes et il n'y a qu'à commencer à bouger, appeler l'ascenseur, prendre l'autobus, sentir la distance sociale qui règne dans ses rues, en un mot la vie connue.

Je suis allée jusqu'au *Rio Grande*, qui se trouve en Terre de Feu, pour en partir à cheval. Dans l'avion, je n'ai pas pensé un seul instant, je n'ai fait que regarder par le hublot la côte de la Patagonie et les nuages. À l'aérodrome, j'ai été reçue par un vent atroce, et je me suis accrochée à un chapeau noir que je n'avais jamais porté jusque là et que je serrais entre mes bras ; je ne savais pas non plus qu'il pourrait m'être tellement utile.

Déjà à la campagne, je commençais à me sentir coupable : je n'arrivais pas à comprendre une phrase complète des gens qui m'adressaient la parole, comme s'ils parlaient une autre langue. Je savais que je devais observer, être prudente. Tellement d'espace autour de moi et tellement peu de dialogues a commencé à me faire peur. Après le premier mois, je suis arrivée à la conclusion que seulement quand je jouais au *truco*<sup>1</sup>, et quand je partageais le *mate*<sup>2</sup>, je me sentais à mon aise ; c'étaient les seuls codes que je connaissais, le reste me semblait faire partie d'un contexte d'une extrême crudité, démunie de tout voile.

J'ai commencé petit à petit à me débarrasser de l'ambiance de la ville ; toutefois, un dialogue intérieur m'empêchait de respirer profondément et de regarder tranquillement le ciel plein d'étoiles. Je voyais de quelle manière on découpait la peau des animaux, plus affolée par le spectacle qu'intéressée par lui, et ensuite je mangeais avec en mémoire, le sang et les cris des bêtes. Je n'avais jamais tué pour manger, et je n'avais jamais non plus vu la tuerie des animaux exécutés chaque jour. Quand l'eau a commencé à se congeler dans les maisons, que les ruisseaux se sont couverts de glace, et que mon nez aussi s'est endurci, je me suis rendue compte que j'avais vécu dans un autre monde.

---

<sup>1</sup> Jeu de cartes typiquement argentin, où l'art de mentir est fondamental

<sup>2</sup> Breuvage typiquement argentin, une sorte d'infusion d'une plante qui croît dans les régions de Misiones et de Corrientes, et qui fait partie d'un rituel qui consiste à passer un récipient qui s'appelle justement *mate*, muni d'un espèce de chalumeau en métal, à tous les présents

# Cinq ans à cheval

## Le voyage à cheval de Bettina Bonifatti à travers et autour de l'Argentine

Ensuite, la sagesse de la campagne qui a commencé à mettre à jour mon ignorance absolue pour faire des nœuds, a laissé apparaître les problèmes quotidiens ; les chevaux s'échappaient parce qu'ils étaient mal attachés, la selle du cheval glissait sous mes jambes, j'avais tout le corps endolori, et je voyais seulement les énormes croupes des animaux qui déambulaient devant moi et qui étaient capables à n'importe quel instant de m'infliger un coup de patte. J'ai essayé d'établir une communication avec ces beaux animaux ; je ne savais pas comment me conduire avec eux, ni comment être l'amie d'une bête qui pesait cinq cents kilos, toute en muscles et tendons dotés d'un comportement paranoïaque pour être la proie de son maître. Le temps a été mon principal allié, et aussi le chemin parcouru ensemble, chemin qui adoucit les animaux et les fait se rapprocher des hommes quand ils se sentent perdus.

J'ai appris qu'un cheval a un berceau, que c'est ainsi qu'on appelle la terre qu'il connaît et où il a été élevé ; que l'animal se rend compte quand il en sort, et c'est alors qu'il commence à te respecter. J'ai aussi appris que la dépendance vis à vis de la nourriture et de la soif sont aussi des facteurs qui facilitent le rapprochement ; que si le cheval peut boire chaque fois qu'il le désire, il apprend la confiance en celui qui lui permet de satisfaire sa soif. Et tout cela dans quel but ? Pour que tout soit plus facile, pour ne pas le poursuivre une heure tous les matins, ou bien simplement pour observer le chemin en selle sur le dos d'un animal qui te reconnaît.

Avec les gens, cela a été différent. Plus le paysage était lointain et désolé, plus grande était l'émotion d'être seulement un visiteur. Je me suis demandée pour quelle raison les autres êtres humains avaient une opinion tellement dramatique et absolue pour l'homme qui vit à la campagne ; n'importe lequel de ses semblables possède en ce qui le concerne les pouvoirs d'un dieu, la capacité d'exercer le bien et le mal autour de lui. J'ai essayé de ne pas les couvrir de tels préjugés, eux qui étaient tellement solennels au point de m'ennuyer ; car j'ai profité de leur enseignement, mais j'ai aussi subi leurs critiques. J'ai commencé à m'assimiler à eux, je les couvrais d'éloges, au sein d'une culture pleine de précautions envers l'autre, où on dit qu'il faut toujours tomber sur ses pieds, et où règne un climat d'inquisition quand apparaît le doute. En ces moments, le soulagement consistait à arriver en ville, connaître quelqu'un qui acceptait le doute, quelqu'un enclin à l'ironie, capable de se laisser surprendre par elle, et croiser un regard qui me fasse rire. C'était la ville. Oui bien sûr, la campagne est très belle, mais j'ai toujours écrit et peint en pensant à la ville.

D'emblée j'ai eu l'idée que j'allais supporter la nature, qu'il ne s'agissait pas d'en tirer du plaisir, et c'était

justement l'idée qui me poussait à mener l'aventure jusqu'au bout ; la faire de toutes façons. M'introduire dans le monde de la campagne, exposer mon corps à cette épreuve, supporter le corps des animaux (trop proches de moi). Car je n'ai jamais eu l'illusion que la vie soit plus au moins authentique selon l'importance du contact avec la nature. De sorte que je ne suis pas partie, comme on pourrait le supposer, pour réaliser le songe mythique d'une vie primitive, sinon pour mener à bout plusieurs vies, toutes originales et fausses en même temps. L'idée qui me séduisait était de ne pas bien savoir comment faire les choses, mais de les faire quand même, de ne pas essayer d'en trouver le sens, mais plutôt de l'esquiver, jusqu'à ce que ce savoir finisse par s'imposer, tout à coup, comme ce qui m'est arrivé à Salta.

Je ne suis pas non plus partie parce que j'en avais assez de la ville, c'est ce qui me plaît le plus. Au contraire, j'ai pris ce trajet en suivant ces chemins comme s'il s'agissait d'un grand voyage urbain, et quand je devais traverser des circonstances défavorables (une tempête par exemple), je me disais que je n'aurais pas dû rester comme ça, exposée aux éléments, mais je m'obligeais à continuer ; je n'obéissais pas à cette voix intérieure qui m'incitait à renoncer à l'entreprise, quelquefois il est nécessaire de faire ce qu'on pense ne pas devoir faire pour arriver à s'enrichir d'une certaine façon.

Un jour j'ai écouté un alpiniste dire que ce qui l'enthousiasmait le plus c'était les descentes. Ce type faisait l'escalade un verre de vin à la main, il montait tout doucement, supportant tous les inconvénients, il arrivait même à fumer une cigarette pendant qu'il escaladait (chose considérée inadmissible et pas du tout sportive), mais cet homme voulait descendre une fois arrivé à son objectif, et il allait au bout de l'escalade en essayant d'éprouver le plus de plaisir possible. Bon, c'est ce qui m'est arrivée. La campagne a été pour moi ce que cette montée vers les sommets fût pour l'alpiniste.

Je sentais l'homme de la campagne tout proche de moi quand il me montrait à travers des exemples des choses du travail que j'avais besoin d'apprendre, m'enseignant à résoudre une situation concrète que je devais solutionner d'une manière péremptoire. Dans ces cas, je laissais de côté des parties de l'enseignement, j'écartais cette solennité caractéristique des paysans, je ne croyais pas tout ce qu'il me disait. Car l'homme de la campagne ne laisse entrevoir aucune faiblesse dans ces réflexions. Cet aspect invulnérable, surtout dans ces discours, a toujours été quelque chose que j'ai dû supporter. L'absence de tout doute me consternait. Toutefois, quelques soirs, avec une bouteille de vin à la main, leurs confessions constituaient un contraste vis à vis de leur conduite habituelle.

# Cinq ans à cheval

## Le voyage à cheval de Bettina Bonifatti à travers et autour de l'Argentine

Ce qui m'a toujours surpris c'était la facilité qu'ils avaient à se mettre à pleurer, surtout à cause de ce qu'on leur disait, que les hommes ne pleurent pas. Tout à coup apparaissait cette force des larmes, et cela mettait en évidence leur fragilité, malgré le fait que tout le monde s'entête à leur montrer le contraire. En général, cela avait lieu dans les adieux, c'est là où je les aimais le plus, et ils m'appelaient *leur fille*.

J'ai souffert à cause de ces hommes, et je les ai aimé, comme dans les meilleures familles. J'ai essayé de me rapprocher d'eux sous différents angles, de comprendre cette tendance à l'enfermement, d'assister à leur réveil, d'apprendre à faire ces feux uniformes, d'aiguiser les dagues et d'essayer de les utiliser pour diminuer les cors des doigts. Mais j'ai aussi pleuré (j'ai vraiment souffert) quand ils répétaient méthodiquement les mêmes paroles et les mêmes phrases. Toutefois, ces hommes m'ont fasciné, j'ai beaucoup aimé leur dieu de la terre, et le vin versé avant de boire, pour que terre aussi reçoive sa part. Un champ qui s'étend à perte de vue, et son beau paysage, continueront à m'impressionner. Au cours de la vie de tous les jours, j'ai essayé d'esquiver cet optimisme sans issue, résistant à toutes les épreuves, qu'ils démontraient en permanence, et j'ai fini par me joindre à eux pour les détails d'un savoir que seulement la campagne pouvait offrir, quand il fallait y vivre et s'arranger d'une façon ou d'une autre. J'ai été attirée par les mots qui pour moi demeuraient sans explication, *argel*, *picoblanco*, *rabicano* ; connaître les plantes, ferrer un cheval, répandre l'encens, séparer le bétail, et tant d'autres mots qui faisaient allusion à quelque chose qu'en fin de compte nous ne connaîtrions jamais ; voir ces hommes pleurer à un rythme identique à leur façon de parler, connaître les noms des différents vents, comprendre la raison pour laquelle le champ se couvrait de glace. Je sais que je ne les verrai jamais plus comme à cette époque, demandant du feu d'un cheval à l'autre pour allumer une cigarette qu'eux-mêmes confectionnaient le long d'un vieux chemin étroit, que je ne pourrai jamais plus être mêlée à leur vie, en étant une personne de plus dans le groupe des hommes à cheval, macérant avec eux le cuir des bêtes, partageant le *mate* dans un espace libre d'une ville qui s'appelle *Alberdi*.

Je suis partie. Plus de fils barbelés, plus de nœuds pour cavalier, plus de pâte faite avec des champignons secs pour faire le feu, plus de viande séchée au soleil, attachée à ma monture. Mais j'ai accompli mon désir. J'ai vécu avec eux. Je conserve dans ma mémoire l'image du petit paysan à son poste, avec une petite radio, essayant d'écouter Bach, entouré d'un monde de lunes et de laine, en une nuit de tempête, au milieu de ses brebis blanches. Un

adolescent solitaire qui cuisine sa soupe et prépare son lit de camp.

Ceux qui suivent la tradition se divisent en deux groupes : ceux qui n'ont pas parcouru la campagne, et ceux qui vivent maintenant au village ou en ville, mais qui ont connu la campagne à fond et savent transmettre leur expérience. Ceux du premier groupe se déplacent en voiture luxueuse, aux sièges tapissés de cuir, critiquant tout ce qu'ils voient. La personne du deuxième groupe est celle que j'ai tant de fois remerciée pour l'avoir rencontrée, parce que c'est celle qui comprend sans explications superflues que la première des choses à faire est de s'occuper de l'animal, et ensuite d'entretenir une conversation. Malgré le fait que les personnes du premier groupe disent défendre notre esprit national, je n'ai jamais pu m'empêcher de discuter avec elles, d'une manière cordiale et amusante, comme elles le font entre elles ; j'ai chaque fois utilisé l'argument qu'il ne fallait jamais perdre de vue le type qui adopte une nouveauté et la fait sienne, l'homme de la campagne plein de curiosité qui cherche à solutionner ses problèmes et enfle ses bottes en caoutchouc (une invention géniale), qui part travailler à l'aube avec un blouson de nylon très fin pour être à l'aise sous la pluie. Car le paysan qui vit au fond des provinces a de bonnes raisons pour utiliser des espadrilles pendant la semaine et, en fin de semaine, pour se coiffer soigneusement avec de la brillantine, s'emparer de cette corde enroulée de manière spéciale avec laquelle il recouvre son cheval, et se rendre tout préparé au défilé.

La vie à la campagne est trop diverse, et on ne peut l'imaginer sans l'avoir vue. L'indienne *colla*<sup>3</sup>, avec sa trousse de la marque *Nike*, son havresac de marque *Adidas*, montée sur l'âne affublé d'une couverture de grosse laine tissée à la main, la table de bois avec la grande bouteille de *Pepsi* pour tout le monde. La bouteille de *Pepsi* sous les chênes, les enfants avec le médaillon des tortues *Ninjas*, marchant à travers les étendues pleines de sel du désert, munis d'un jeu de *tabas*<sup>4</sup>, et d'une bicyclette tout terrain. Celui qui se met en colère perd. Les *tee-shirts* de l'université de Oklahoma et les bouquets de basilic aux oreilles, c'est le spectacle que m'offrait le carnaval de *Salta*. Que veux-tu, je ne peux pas me fâcher avec les vieux du village tout proche. Je n'aime pas parler de ce qui est

---

<sup>3</sup> Une race d'indien qui subsiste en Argentine.

<sup>4</sup> Un jeu qui consiste à jeter l'os d'une patte de vache enduite d'un métal obscur d'une de ces faces, l'autre étant recouverte d'un métal clair, et celui qui perd est celui qui jette l'os qui tombe sur sa face obscure

# Cinq ans à cheval

## Le voyage à cheval de Bettina Bonifatti à travers et autour de l'Argentine

*authentique*, parce que je ne sais pas ce qui est authentique, si les pantalons turcs qu'ils arborent sont les pantalons bouffants qu'a vendu l'armée française après la guerre de Crimée, surplus de vêtements qu'ils ont vendu dans ces terres du *Rio de la Plata* parce que c'était un marché qui offrait des avantages ; de la même manière, les guitares espagnoles, et la vache, qui n'est pas américaine. Alors, il ne faut pas juger. Il n'y a rien de plus typique dans la région de *Santiago del Estero* que le son d'un violon. Si on l'utilise bien ou mal, c'est une autre histoire, comme la télévision.

L'homme de la campagne est un type fantastique qui ne s'occupe pas des folies qui règnent dans la tradition fanatique. La littérature ? Je ne sais pas, je n'ai jamais vu de livres dans leur mansarde ; je les ai vu dans les maisons des alentours des grandes fermes. Dans quelques pauvres huttes, j'ai vu des albums de photos : communion, mariage, baptême, et concours de dextérité équestre ; ces photos ne manquent jamais, et on les montre aux visiteurs avec d'abondants détails et explications. J'ai aussi vu des affiches, les cahiers de classe des enfants, et le grand cahier où l'on tient les comptes du bétail et des nouvelles naissances. En plus, ils m'ont dit : le *Martin Fierro* a été écrit par un monsieur qui s'appelait *Martin Fierro*<sup>5</sup>.

Chaque province a été une île, l'île de *Cordoba* et de *Santiago del Estero*. Ce sont des îles unies entre elles, qui ont des caractéristiques propres, qui ne peuvent pas être confondues avec une autre province, comme *Salta*. La Patagonie est un monde où l'on met les chiens à la retraite. La province de Buenos Aires, une autre planète, qui possède des codes raffinés, une terre d'une richesse extraordinaire, ce sont les habitants de ces terres qui possèdent un grand bagage d'informations. Le littoral, empreint d'une joie profonde, *sapucay*<sup>6</sup> et fleuve ; mais ce littoral contient une autre île, *Misiones*, où le travail est la chose la plus importante. Contrebande de sucre en barque, un langage qui est un mélange de portugais et d'espagnol, une boue qui fond dans la bouche, et la sensation que les animaux vous donnent des baisers prolongés. Là aussi on meurt, mais c'est une mort choisie, non pas à cause du destin, comme à *Salta*. Il existe là, plutôt une volonté de s'enterrer, pour voir la racine du pamplemousse rose. Quel endroit magnifique pour pleurer et ne pas être écouté ! Tout a lieu en silence, il n'y a pas de cris à *Salta*. Dans cette

---

<sup>5</sup> Le livre *Martin Fierro* est un classique de la littérature de cette région du Rio de la Plata, et son auteur s'appelle José Hernandez

<sup>6</sup> Un cri caractéristique de cette région.

province, *Misiones*, pleurer consiste en un ruisseau de larmes sans paroles, parce qu'il s'agit d'un désir impossible, on peut la comparer à un bœuf sacré qui trébuche dans les traces qu'il laisse dans la boue rouge, glissante comme du savon. La province est pleine de diables, des diables à visage d'oiseau, c'est comme un fleuve que parcourt un géant, qui ne chante plus, ne rêve plus, tout est en or vert, on trouve partout cette plante, le *maté*, jusqu'au doigt de pieds ; les chiens aussi sont verts, à cause de la prépondérance de cette plante, et ils cheminent lentement à travers les lieux destinés à sécher la plante ; on est possédé d'une crainte qui vous prend l'estomac, compensée par le miel de la canne à sucre qu'on trouve dans les hangars, comme s'il s'agissait de lézards d'ardoise. On y trouve plein d'enfants borgnes et d'adolescentes qui donnent le sein à des bébés blonds, et ensuite elles se promènent avec la chemise déboutonnée tout le long de la grange, les seins nus, entre les arbres de la colline, mais en prenant la précaution de ne pas trop s'éloigner de la maison, dans le cas où le bébé aurait encore faim. Des linges tendus accrochés à une corde, une vieille barque... *Misiones* est comme un homme étendu, doté d'un corps qui semble une jungle, avec des femmes qui lui marchent dessus ; et lui reste pensif, élevant les petits enfants grâce aux hamacs du Paraguay qui servent de berceau.

Il s'agit d'un territoire qui établit une limite avec une autre île, territoire qui résonne avec des noms hongrois et tchécoslovaques, qui n'ont pas vu ni ne verront jamais la neige. La terre de ma grand-mère qui me disait : *c'est partout des jungles d'arbres*. Et elle ne se trompait pas.

*Cordoba* est une autre île, qui possède sa propre religion, son monde... et il s'agit d'y entrer. Attention, tu es à *Cordoba*. Ici c'est autre chose, ici il n'est pas question d'étaler sa richesse, parce que personne n'y est sensible, contrairement à ce qui arrive dans la province de Buenos Aires, où tout le monde veut être patron pour être de l'autre côté et traiter les autres pire que ce que eux-mêmes ont souffert. Mais attention, vous êtes à *Cordoba*, une île où règne la fraternité, où vous arrivez et vous devez nécessairement rencontrer les habitants, et ils font leur apparition, et ils ont des noms comme *Aparicio*<sup>7</sup>.

Il existe des endroits avec l'âme de *Cordoba* qu'on ne peut pas pénétrer. Les habitantes de cette province ne supportent plus le tourisme. La vue là-bas n'est pas grand chose, ce n'est pas comme quand on

---

<sup>7</sup> *Aparicio* est un nom fréquent dans ces régions, qui pourrait être traduit par : celui qui apparaît

# Cinq ans à cheval

## Le voyage à cheval de Bettina Bonifatti à travers et autour de l'Argentine

arrive dans un endroit où il n'y a personne : tout le monde, pour une raison ou pour une autre passe par *Cordoba*. Mais attention, tu es à *Cordoba*, dans la province des grands personnages historiques qui ont été assassinés.

Salta qui tord les destins. Malgré la foi et la domination de l'église, les gens circulent avec un autre dieu sous leur *poncho*<sup>8</sup>: *La Pachamama*<sup>9</sup>. Dans cette province, quelque chose va t'arriver, quelque chose d'inévitable comme la mort. Une île de briques rouges, où l'aube n'existe pas. Salta est entièrement un crépuscule, où souffle le vent *zonda*. On en sort avec un autre visage, plein des regards qui s'ajoutent au sien (cette province laisse une marque qu'on ne peut plus effacer). C'est comme une république de condors, c'est comme réaliser le vœu de la confiance en quelque chose, ou bien mener à bout ce que l'on n'a jamais fait. La douleur de Salta est accompagnée par un filet de sang bleu, elle est pleine d'une vie de huanacos et d'ombres rondes qui descendent comme s'il s'agissait d'yeux. D'oiseaux qui entrent dans les demeures. De fenêtres qui s'ouvrent sur l'univers. Du vin qu'on puise dans le sol, un trou étoilé pour qui jette un coup d'œil vers le bas, sous un chapeau inexistant. *Salta* ne vient jamais à l'encontre des gens. *Salta* est toujours en fuite. Et celui qui l'accompagne dans sa course descend ou monte. *Salta* est un va et vient vertigineux sans aucun rythme, mais plein d'insécurité : c'est un point fatidique parce que l'on n'est pas préparé pour affronter ce souffle que n'accompagne aucun vertige.

*Salta* et la mort, *Salta*, une belle vengeance pour quiconque veut voler à la vie ce qu'elle n'allait pas lui donner. Et en plus on l'appelle *Salta* la belle, parce qu'elle est dotée depuis sa jeunesse d'os pleins jusqu'à leur dernière particule, elle provient d'un oxygène qui a connu l'exil, et elle déambule les épaules basses, avec des bûches entre ses mains, et au cours du chemin qu'elle parcourt, on s'aperçoit qu'on traverse la rue. S'emparer de *Salta* ? Il n'en est pas question. On s'empare de *Misiones*, et elle nous accompagne. *Salta* par contre vous attend, des mois et des années. Il faut la boire, se sentir grandir tout en étant une fourmi qui, comme elle, fait son chemin entre les petits monts. Il faut se mêler aux processions avec les vierges qui appartiennent à d'autres dieux, ou avec des *Elvira* qui n'ont pas de patron. Et il faut être très juste quand il s'agit de donner un nom aux chiens.

---

<sup>8</sup> Vêtement de laine épaisse, qui passe par la tête grâce à une ample ouverture, et qui recouvre les poings, les épaules et la poitrine.)

<sup>9</sup> C'est la déesse de la terre.

Je marche de côté comme les crabes, arrachant la mort de mon chemin. Je suis restée à pied. Après cinq années vivant comme les centaures, je suis restée à pied. C'est une offense à mon désir. Je suis restée à pied. J'étouffe, je suis restée à pied, je ne veux pas m'en souvenir. Quelquefois je sens que le trottoir m'est arrivé au menton, et je ne sais plus mesurer la hauteur de mon corps. Je mesure cinquante centimètres. Ce n'est pas la vie qui m'a abandonné, c'est le cheval qui m'a quitté, les rênes m'ont laissé. J'ai mal aux jambes faute de marcher, j'ai mal aux yeux de ne plus voir, j'ai mal aux mains, parce qu'elles ne font plus de nœuds. Je n'ose pas laver ce mors qui demeure dans ma mémoire. Chaque fois que j'écoute le bruit des fers des chevaux qui retentissent au passage d'un chariot qui transporte du carton, en ville, je me mets à pleurer sans arrêt, le visage entre les mains, et personne ne comprend mon attitude. Les gens croient que je pleure à cause du cheval. Non. Je n'ai pas de nostalgie, je suis la proie de l'habitude, je ne sais plus comment vivre.

Cinq ans, c'est beaucoup pour ne pas descendre du cheval. Mon corps avait un autre corps sous lui, d'une demi tonne, tu me comprends ? Je pouvais courir à soixante kilomètres par heure sans bouger, et voir ma silhouette de trois mètres se découper sur l'horizon. Et j'ai vécu tellement de temps comme ça que maintenant je sens, entre les pare-chocs des voitures, le sol qui me saute au visage. Je possédais un navire de cuir, une tonne qui favorisait la pensée, huit heures de réflexion obligée par jour. Et tous les jours, chercher l'eau, chercher l'ombre, dormir sur le sol. J'essaye de m'adapter à ce présent fait de quatre coins de mur, je n'ai plus quatre oreilles, et mon ouïe produit comme un bourdonnement permanent.

Parmi les dettes qui subsistent, je peux mentionner le fait de boire un *mate* sur une plante, nager à cheval dans les fleuves d'eau douce, et tout d'un coup, ne plus avoir envie de filmer, jeter la caméra à l'eau, tout jeter. J'ai suspendu des dialogues aux stalactites de quatre mètres de haut, parce que je n'avais personne à qui parler. C'est la raison pour laquelle quelquefois j'ai l'impression de me noyer dans un espace fermé qui n'a pas d'issue.

Maintenant, je bois seulement l'eau du robinet. Je me sens comme un animal absurde, enfermé. J'ai envie de crier. Je sens un grand désespoir, et j'éprouve une sensation de violence quand je me sens la tête vide dans un coin de mon appartement. Au lieu de voir un chien mort sur le chemin, je vois des chiens morts qui marchent sur un chemin mort.

J'ai l'impression qu'un sursaut va se produire, qu'une espèce de coup de feu éclatera dans mon œil. À cheval, c'était des jours lumineux qui se déroulaient, et la nuit surgissait l'obscurité tant désirée, qui était

# Cinq ans à cheval

## Le voyage à cheval de Bettina Bonifatti à travers et autour de l'Argentine

une sorte de bénédiction. Maintenant c'est une douleur que je ne peux pas expliquer, celle qui m'envahit quand pendant la nuit surgit la lumière artificielle, et je sens une grande frayeur.

Je ne pleure pas mes chevaux, ni ma vie de nomade. Parce qu'il ne s'agissait pas de voyager, il s'agissait d'accomplir un acte. Je rentre dans les bars, et tout le monde parle. J'admire ces gens qui parlent, mais je ne peux pas entrer dans ces endroits. Je suis restée étrangère à tout cela. À force de regarder le ciel, je suis restée en dehors de tout. Et je sens que les chèvres sont au dessous du monde.

J'ai fini le voyage. Je ferme les yeux parmi les immeubles, avec la sensation des pieds nus contre les flancs du cheval. L'ombre est partout ; avant cela,

l'ombre avait un patron, et moi j'avais appris à la lui demander. Maintenant, je ne sais que faire avec tant d'ombre collective. Parmi toutes ces portes qui semblent se multiplier, je mets la bouilloire ; celle qui me permettait de savourer le *mate*. Je crois que j'ai fait l'abandon de la vie sans demeure fixe. Et en conséquence je voyage chez moi et j'essaie de connaître du monde comme ma mère le fait.

Les *ponchos* du passé cherchent ma tête. Je vois mes rênes tellement usées que j'éprouve la joie que provoque l'image des crins de chevaux absents. J'aimerais avoir une échine près de mes jambes, et le tremblement du hennissement du cheval entre mes genoux. Bon, ça suffit. Arrête de rêver. Même la casquette de laine n'est plus pour moi. Et je chemine dans la vie, la tête nue.